

Le bloc de cire (191c-195b)

Socrate. [191c] Eh bien, accorde-moi de poser, pour les besoins de ce que j'ai à dire, qu'est contenu en nos âmes un bloc malléable de cire : plus grand pour l'un, plus petit pour l'autre ; d'une cire plus pure pour l'un, plus sale pour l'autre, et assez dure, [191d] mais plus humide pour quelques-uns, et il y en a pour qui elle se situe dans la moyenne.

Théétète. Je pose.

S. Eh bien, affirmons que c'est là un don de la mère des Muses, Mémoire : exactement comme lorsqu'en guise de signature nous imprimons la marque de nos anneaux, quand nous plaçons ce bloc de cire sous les sensations et sous les conceptions, nous imprimons sur lui ce que nous voulons nous rappeler, qu'il s'agisse de choses que nous avons vues, entendues ou que nous avons reçues dans l'esprit. Et ce qui a été imprimé, nous nous le rappelons et nous le savons, aussi longtemps que l'image en est là ; tandis que ce qui est effacé ou ce qui s'est trouvé dans l'incapacité [191e] d'être imprimé, nous l'avons oublié, c'est-à-dire que nous ne le savons pas.

Th. Qu'il en soit ainsi.

S. Soit donc quelqu'un qui, d'une part, est pourvu d'un savoir portant sur ces souvenirs, et qui, d'autre part, examine quelque chose parmi ce qu'il voit ou entend : regarde s'il lui serait peut-être possible, de la façon que voici, d'avoir des opinions fausses.

Th. De quelle façon ?

(...)

S. [194c] Écoute donc encore ceci, et tu seras mieux à même de le dire. Car il est beau d'avoir pour opinion le vrai, mais laid de se tromper.

Th. Comment non ?

S. Eh bien, voici à partir de quoi on dit que se produisent l'un et l'autre. Quand on a en l'âme la cire épaisse, abondante, lisse, pétrie avec mesure, ce qui arrive par le moyen des sensations s'imprime sur ce « cœur » de l'âme — c'est le mot qu'a employé Homère pour indiquer, sous la forme d'une énigme, sa ressemblance avec la cire (Rapprochement entre *kêr*, le coeur, et *kerós*, la cire). Alors aussi pour ces gens-là, [194d] pures sont les marques faites en leur âme, et suffisamment profondes ; aussi durent-elles longtemps, et ceux qui sont ainsi faits, tout d'abord ils apprennent aisément, ensuite ils ont de la mémoire, enfin ils n'intervertissent pas les marques des sensations, mais ils ont des opinions vraies. Car ils ont tôt fait d'assigner ces impressions dans la cire, nettes et réparties dans un large espace, chacune à ce qui lui est propre, ce qu'on appelle son objet réel ; et eux, on les appelle sages. Ou bien n'est-ce pas ton avis ?

Th. Bien sûr que si, sans restriction.

S. [194e] Maintenant, quand on a le cœur velu — précisément ce dont a fait l'éloge le poète omniscient (voir *Illiade* II, 851 et XVI, 554) — ou quand il est sale, la cire n'y étant pas pure, ou qu'il est trop humide, ou trop dur, ceux dont le cœur est humide apprennent aisément, mais oublient ; ceux dont le cœur est dur, c'est l'inverse. Ceux donc qui ont le cœur velu, rugueux, pierreux, en quelque sorte, emplis de terre ou de saleté mélangée à la cire, les impressions qu'ils gardent dans la cire sont incertaines. [195a] Incertaines aussi, les impressions que gardent ceux qui ont le cœur dur : car il y manque la profondeur. Incertaines aussi les impressions de ceux qui ont le cœur humide : car du fait que, fluides, elles se mélangent, elles en viennent bientôt à être floues. Et s'il s'ajoute à tout cela qu'elles sont empilées les unes sur les autres, parce que logées dans un espace trop étroit, si l'on n'a qu'un petit bout d'âme, elles sont encore plus incertaines que les précédentes, les impressions qu'on garde.

Tous ceux-là, donc, voici qu'ils sont susceptibles d'avoir des opinions fausses. Car lorsqu'ils voient, entendent ou pensent à quelque chose, incapables de distribuer rapidement chaque objet à chaque marque, à la fois ils sont lents et, donnant aux objets des places qui ne sont pas les leurs, ils voient, entendent et conçoivent de travers la plupart des choses ; et eux, à l'inverse des précédents, on dit que sur la réalité ils sont dans l'erreur et on les appelle sots.

[195b] Th. C'est ce qu'un homme peut dire de plus juste, ce que tu dis, Socrate.

La volière (197b-200c)

S. [197b] Eh bien, à moi, il n'apparaît pas que ce soit la même chose, avoir acquis et avoir. Par exemple, si quelqu'un ayant acheté un manteau et en étant le propriétaire, ne le portait pas, nous ne dirions pas qu'il l'a, mais, qu'il l'a acquis.

Th. À juste titre.

S. [197c] Vois maintenant si, la science aussi, il est possible, de la même façon, de ne pas l'avoir quand on l'a acquise — eh bien, c'est comme si quelqu'un avait pris à la chasse des oiseaux sauvages, des colombes ou quelque chose d'autre, et, ayant construit un colombier, les nourrissait à demeure : nous pourrions bien dire que d'une certaine façon ces oiseaux, il les a toujours, puisqu'il les a bel et bien pris. N'est-ce pas ?

Th. Oui.

S. Mais d'une autre façon, il n'a aucun de ces oiseaux : ce qu'il a gagné, concernant ces oiseaux, une fois qu'il les a placés à portée de sa main, chez lui, dans un espace clos, c'est la possibilité de les saisir et de les avoir quand [197d] il veut, ayant fait la chasse, à chaque fois, à celui qu'il choisit, et inversement de les relâcher. Et cela, il a toute latitude de le faire autant de fois qu'il en a l'idée.

Th. C'est un fait.

S. Reprenons donc : tout comme, dans ce qui a précédé, nous fabriquions dans les âmes je ne sais quel moulage en cire, maintenant, créons à son tour dans chaque âme une volière d'oiseaux de toutes sortes, les uns allant par bandes à part des autres, d'autres en petits groupes, et d'autres, isolés, volant comme ils vont, parmi tous.

S. [197e] Supposons la chose faite. Mais que sort-il de là ?

S. Il faut dire que, s'il s'agit d'enfants, ce logement est vide, et, à la place d'oiseaux, concevoir des sciences ; et qui enferme dans cet espace clos la science qu'il a acquise, il faut dire qu'il a appris, ou trouvé, la chose dont c'était la science, et que savoir, c'est cela.

Th. Soit.

S. [198a] Inversement, maintenant, faire la chasse à celle qu'on veut, parmi les sciences et, quand on l'a attrapée, la retenir, et à nouveau la laisser aller, examine quels mots cela requiert : est-ce que ce sont les mêmes qu'au commencement, quand on l'acquerrait, ou d'autres ? Tu comprendras plus clairement ce que je te dis, à partir de ceci : tu appelles bien l'arithmétique un art ?

Th. Oui.

S. Eh bien, suppose que c'est une chasse aux sciences qui se rapportent à tout ce qui est pair ou impair.

Th. Je le suppose.

S. C'est grâce à cet art, je crois, que soi-même [198b] on a les sciences des nombres à portée de main, et qu'en fait don à autrui celui qui en est le donateur.

Th. Oui.

S. Et quelqu'un qui en fait don, nous appelons cela enseigner ; quelqu'un qui la reçoit, nous appelons cela apprendre ; quelqu'un qui, pour l'avoir acquise, l'a dans ce fameux colombier, nous appelons cela savoir.

Th. Tout à fait.

S. À ce qui suit de là, applique bien maintenant ton intelligence. Car si quelqu'un est parfaitement versé dans les nombres, il connaît tous les nombres, n'est-ce pas ? En effet, de chacun des nombres, il y a la science dans son âme.

Th. Eh bien quoi ?

S. [198c] L'homme ainsi défini, il peut arriver qu'il compte quelque chose : soit qu'il compte lui-même pour lui-même les nombres eux-mêmes, soit qu'il compte autre chose parmi les objets extérieurs qui comportent du nombre ?

Th. En effet, comment le nier ?

S. Et compter, nous poserons que ce n'est pas autre chose qu'examiner de quelle quantité un nombre se trouve être ?

Th. C'est ainsi.

S. Par conséquent, quand il examine ce qu'il sait, il apparaît comme quelqu'un qui ne le sait pas, cet homme dont nous avons admis qu'il sait tout nombre sans exception. Tu es l'auditeur, je crois, des discussions de ce genre ?

Th. Moi, oui.

S. [198d] Quant à nous, donc, et à notre comparaison avec les colombes, qu'on a prises et qu'on chasse, nous dirons que la chasse y figurait deux fois : une fois avant de les avoir prises, en vue de s'en rendre possesseur ; une autre fois, pour qui les avait prises, en vue d'attraper et d'avoir dans ses mains ce dont il s'était déjà rendu possesseur. De même, les objets dont nous disions qu'il y a science pour celui qui les a appris, et dont nous disions qu'il les sait : lui est-il à nouveau possible de les apprendre l'un après l'autre, les mêmes, quand il ressaisit la science de chacun d'eux et qu'il la retient, cette science dont il s'est déjà rendu possesseur, mais qu'il n'avait pas sous la main dans le cours de sa pensée ?

Th. C'est vrai.

S. [198e] Eh bien, quand je demandais tout à l'heure comment il faut, si l'on emploie les mots propres, parler de ces cas — quand le spécialiste des nombres va se mettre à compter, ou celui qui connaît ses lettres, à lire —, voici sur quoi portait ma question : dans un cas pareil, quelqu'un, dont il est entendu qu'il sait, va se mettre à nouveau à apprendre, de lui-même, ce qu'il sait ?

Th. Mais c'est aberrant, Socrate.

S. Devons-nous dire, au contraire, qu'il va lire [199a] ou compter ce qu'il ne sait pas, alors que nous lui avons accordé le savoir de toutes les lettres et de tout nombre ?

Th. Mais cela non plus n'a pas de sens.

S. Veux-tu donc que nous disions que, des mots, nous n'avons aucun souci, quel que soit le sens où l'on s'amuse à tirer savoir et apprendre ? Tandis que, une fois que nous avons tracé cette limite : autre chose est d'avoir acquis la science, autre chose de l'avoir, ce qu'on a acquis, nous affirmons qu'il est impossible de ne pas l'avoir acquis. Conséquence : ce qu'on sait, jamais il n'arrive qu'on ne le sache pas, bien qu'il soit possible d'attraper une opinion fausse à son sujet. [199b] Car, de cet objet, ne pas avoir la science, mais en avoir une autre à sa place, c'est possible, quand, faisant la chasse, à un moment ou à un autre, à telle de ces sciences dont les vols se croisent, on se trompe et on en attrape une à la place d'une autre : c'est à ce moment-là, par conséquent, qu'on croit que onze, c'est douze, parce qu'on a pris la science du nombre onze, qu'on a en soi-même, à la place de celle du nombre douze, comme un ramier à la place d'une colombe.

Th. Cela a du sens, oui.

S. Mais quand c'est celle qu'on s'efforce d'attraper qu'on attrape, à ce moment-là on est exempt d'erreur et on a pour opinion ce qui est : alors, oui, de cette façon, il y a [199c] opinion vraie et fausse, et rien de ce que, auparavant, nous avions du mal à admettre ne vient plus faire obstacle ?

Eh bien, peut-être vas-tu dire comme moi. Ou alors, comment vas-tu faire ?

Th. Comme toi.

S. Et en effet, « ne pas savoir ce qu'on sait », nous en voilà débarrassés. Car, ce que nous avons acquis, ne pas l'avoir acquis, cela n'arrive plus en aucun cas, que nous soyons dans l'erreur sur quelque chose, ou non.

Oui, mais il apparaîtrait autre chose de pire à subir, à mon avis.

Th. Quoi ?

S. [199d] Si une science mise à la place d'une autre doit devenir, à un moment donné, opinion fausse.

Th. Eh bien, en quel sens est-ce pire ?

S. Premièrement, quand on a la science de quelque chose, ignorer cette chose même, non par ignorance, mais du fait de la science dont on est soi-même en possession ; ensuite, avoir l'opinion que cette chose en est au contraire une autre, et que l'autre, c'est elle : comment n'est-ce pas un énorme non-sens ? L'âme, alors que la science lui est présente, n'a connaissance de rien, mais ignorance de tout ? Car à partir de cette façon de parler, rien n'empêche l'ignorance, si elle se trouve présente, de faire connaître quelque chose, ni la cécité, de faire voir, s'il est vrai qu'à la science aussi, il arrivera de rendre quelqu'un ignorant.

Th. [199e] Peut-être en effet, Socrate, notre hypothèse des oiseaux n'était-elle pas bonne, puisque nous posons que ce sont seulement des sciences : peut-être fallait-il poser qu'il y a aussi des absences de science qui, mêlées aux sciences, volent en tous sens dans l'âme, et que le chasseur, qui attrape tantôt une science (τοτὲ μὲν ἐπιστήμην), tantôt, à propos du même objet, une absence de science (τοτὲ δ' ἀνεπιστημοσύνην τοῦ αὐτοῦ), a des opinions fausses du fait de l'absence de science, et des vraies du fait de la science.

S. Il n'est pas facile, vraiment, Théétète, de ne pas faire ton éloge. Examine à nouveau, pourtant, ce que tu viens d'énoncer. Qu'il en soit en effet comme tu dis : celui-là, donc, qui [200a] a attrapé l'absence de science, aura, dis-tu, des opinions fausses. C'est bien cela ?

Th. Oui.

S. Bien entendu, il ne pensera pas avoir des opinions fausses ?

Th. Comment, en effet ?

S. Au contraire, il s'imaginera avoir des opinions vraies, et envers les choses sur lesquelles il se trompe, il se posera en homme qui sait.

Th. Bien sûr.

S. Par conséquent, c'est une science qu'à l'issue de sa chasse il croira avoir, mais pas une absence de science.

Th. C'est clair.

S. Ayant donc parcouru une longue route, nous voici revenus à la première impasse. Car le réfuteur professionnel de tout à l'heure dira après avoir ri : [200b] « O vous, les meilleurs ! Ayant connaissance des deux à la fois, une science et une absence de science (), qu'on connaît, est-ce qu'on croit que cette dernière est une autre de celles qu'on connaît ? Ou bien, n'ayant connaissance ni de l'une ni de l'autre, a-t-on l'opinion que celle qu'on ne connaît pas est une autre de celles qu'on ne connaît pas ? Ou bien, connaissant l'une, l'autre non, on s' imagine que celle qu'on connaît est celle qu'on ne connaît pas, ou celle qu'on ne connaît pas, celle qu'on connaît ? Ou bien, faisant un tour de plus, allez-vous me dire que, des sciences et des absences de science, il y a à leur tour des sciences, que celui qui les a acquises et [200c] enfermées dans d'autres ridicules colombiers ou moulages de cire sait, aussi longtemps qu'il en est possesseur, même s'il ne les a pas sous la main dans son âme ? Et de la même façon, en fait, serez-vous

forcés de tourner en rond pour revenir au même point des milliers de fois, sans rien produire de plus ? » Que répondrons-nous à cela, Théétète ?

Th. Mais par Zeus, Socrate, ce qu'il faut dire, moi, je ne le sais pas.

S. Est-ce donc que cette argumentation fait bien de nous réprimander, mon garçon, et de nous indiquer que nous avons tort de chercher l'opinion fausse avant la science, en laissant celle-ci de côté ? Le fait est qu'il est impossible de connaître l'opinion fausse avant d'avoir saisi suffisamment ce que peut bien être la science.

S. C'est forcé, Socrate, pour le moment, de penser comme tu dis.

Le tribunal (201a-c)

[201a] Socrate. Ce point-là en tout cas ne requiert qu'une brève observation. Car un art tout entier te fait signe que ce que tu as dit, l'opinion vraie, n'est pas science.

Théétète. Comment cela ? Et quel est cet art ?

S. L'art des plus grands en habileté — ainsi qualifie-t-on les orateurs et les habitués des tribunaux. Car ces hommes-là, quand, du fait de l'art qu'ils possèdent, ils persuadent, ce n'est pas en dispensant un enseignement, mais en faisant avoir les opinions qu'ils veulent. Ou bien crois-tu, toi, [201b] qu'il existe des maîtres assez habiles pour pouvoir, à ceux qui n'étaient pas là quand des gens ont été dépouillés de leur argent ou ont été victimes de quelque autre violence, enseigner de façon suffisante, en aussi peu de temps qu'il en faut à un peu d'eau pour s'écouler, la vérité de ce qui s'est passé ?

Th. Moi, je ne crois pas du tout qu'ils la leur enseignent ; mais qu'ils les en persuadent, cela, oui.

S. Et persuader, ne dis-tu pas que c'est faire avoir des opinions ?

Th. Bien sûr.

S. Eh bien donc, quand la persuasion fait que des juges sont justes, à propos de choses qu'on ne peut savoir que si on les a vues, et autrement non — dans ce cas-là, c'est à partir de [201c] ce qu'ils ont entendu qu'ils ont jugé l'affaire : ayant saisi une opinion vraie, ils ont jugé sans science, persuadés à bon droit, si du moins ils ont bien jugé ?

Th. Bien sûr, tout à fait.

S. Jamais, mon cher, si opinion vraie et science étaient identiques, jamais juge, si éminent soit-il, n'aurait d'opinion droite sans science. Mais en fait, l'une diffère de l'autre, semble-t-il. (trad. M. Narcy modifiée)

Les pérégrinations de l'âme *Phèdre* (246e-249b)

[246e] Voici donc celui qui, dans le ciel, est l'illustre chef de file, Zeus ; conduisant son attelage ailé, il s'avance le premier, ordonnant toutes choses dans le détail et pourvoyant à tout. Le suit l'armée des dieux et des démons, rangée en onze sections car Hestia reste dans la demeure des dieux, toute seule. [247a] Quant aux autres, tous ceux qui, dans ce nombre de douze, ont été établis au rang de chefs de file, chacun tient le rang qui lui a été assigné. Cela étant, c'est un spectacle varié et béatifique qu'offrent les évolutions circulaires auxquelles se livre, dans le ciel, la race des dieux bienheureux, chacun accomplissant la tâche qui est la sienne, suivi par celui qui toujours le souhaite et le peut, car la jalousie n'a pas sa place dans le chœur des dieux. Or, chaque fois qu'ils se rendent à un festin, c'est-à-dire à un banquet, ils se mettent à monter [247b] vers la voûte qui constitue la limite intérieure du ciel ; dans cette montée, dès lors, les attelages des dieux, qui sont équilibrés et faciles à conduire, progressent facilement, alors que les autres ont de la peine à

avancer, car le cheval en qui il y a de la malignité rend l'équipage pesant, le tirant vers la terre, et alourdissant la main de celui des cochers qui n'a pas su bien le dresser.

« C'est là, sache-le bien, que l'épreuve et le combat suprêmes attendent l'âme. En effet, lorsqu'elles ont atteint la voûte du ciel, ces âmes qu'on dit immortelles passent à l'extérieur, s'établissent sur le dos du ciel, [247c] se laissent emporter par leur révolution circulaire et contemplent les réalités qui se trouvent hors du ciel.

« Ce lieu qui se trouve au-dessus du ciel, aucun poète, parmi ceux d'ici-bas, n'a encore chanté d'hymne en son honneur, et aucun ne chantera en son honneur un hymne qui en soit digne. Or, voici ce qu'il en est : car, s'il se présente une occasion où l'on doive dire la vérité, c'est bien lorsqu'on parle de la vérité. Eh bien ! l'être qui est sans couleur, sans figure, intangible, qui est réellement, l'être qui ne peut être contemplé que par l'intellect — le pilote de l'âme —, l'être qui est l'objet de la connaissance vraie, c'est lui qui [247d] occupe ce lieu. Il s'ensuit que la pensée d'un dieu, qui se nourrit d'intellection et de connaissance sans mélange — et de même la pensée de toute âme qui se soucie de recevoir l'aliment qui lui convient —, se réjouit, lorsque, après un long moment, elle aperçoit la réalité, et que, dans cette contemplation de la vérité, elle trouve sa nourriture et son délice, jusqu'au moment où la révolution circulaire la ramène au point de départ. Or, pendant qu'elle accomplit cette révolution, elle contemple la justice en soi, elle contemple la sagesse, elle contemple la science, non celle à laquelle s'attache le devenir, ni non plus sans doute celle qui change quand change une de ces choses que, au cours de notre existence actuelle, nous [247e] qualifions de réelles, mais celle qui s'applique à ce qui est réellement la réalité. Et, quand elle a, de la même façon, contemplé les autres réalités qui sont réellement, quand elle s'en est régalée, elle pénètre de nouveau à l'intérieur du ciel, et revient à sa demeure. Lorsqu'elle est de retour, le cocher installe les chevaux devant leur mangeoire, verse l'ambrosie, puis leur donne à boire le nectar.

« Voilà quelle est la vie des dieux. Passons aux autres âmes. [248a] Celle qui est la meilleure, parce qu'elle suit le dieu et qu'elle cherche à lui ressembler, a dressé la tête de son cocher vers ce qui se trouve en dehors du ciel et elle a été entraînée dans le mouvement circulaire ; mais, troublée par le tumulte de ses chevaux, elle a eu beaucoup de peine à porter les yeux sur les réalités. Cette autre a tantôt levé, tantôt baissé la tête, parce que ses chevaux la gênaient ; elle a aperçu certaines réalités, mais pas d'autres. Quant au reste des âmes, comme elles aspirent toutes à s'élever, elles cherchent à suivre, mais impuissantes elles s'enfoncent au cours de leur révolution ; elles se piétinent, se bousculent, [248b] chacune essayant de devancer l'autre. Alors le tumulte, la rivalité et l'effort violent sont à leur comble ; et là, à cause de l'impéritie des cochers, beaucoup d'âmes sont estropiées, beaucoup voient leur plumage gravement endommagé. Mais toutes, recrues de fatigues, s'éloignent sans avoir été initiées à la contemplation de la réalité, et, lorsqu'elles se sont éloignées, elles ont l'opinion pour nourriture. Pourquoi faire un si grand effort pour voir où est la « plaine de la vérité » ? Parce que la nourriture qui convient à ce qu'il y a de meilleur dans l'âme se tire de la prairie qui s'y trouve, et que [248c] l'aile, à quoi l'âme doit sa légèreté, y prend ce qui la nourrit.

« Voici maintenant le décret d'Adrastée. Toute âme qui, faisant partie du cortège d'un dieu, a contemplé quelque chose de la vérité, reste jusqu'à la révolution suivante exempte d'épreuve, et, si elle en est toujours capable, elle reste toujours exempte de dommage. Mais, quand, incapable de suivre comme il faut, elle n'a pas accédé à cette contemplation, quand, ayant joué de malchance, gorgée d'oubli et de perversion, elle s'est alourdie, et quand, entraînée par ce poids, elle a perdu ses ailes et qu'elle est tombée sur terre, alors une loi interdit qu'elle aille [248d] s'implanter dans une bête à la première génération ; cette loi stipule par ailleurs que l'âme qui a eu la vision la plus riche ira s'implanter dans une semence qui produira un homme destiné à devenir quelqu'un qui

aspire au savoir, au beau, quelqu'un qu'inspirent les Muses et Éros ; que la seconde (en ce domaine) ira s'implanter dans une semence qui produira un roi qui obéit à la loi, qui est doué pour la guerre et pour le commandement ; que la troisième ira s'implanter dans une semence qui produira un homme politique, qui gère son domaine, qui cherche à gagner de l'argent ; que la quatrième ira s'implanter dans une semence qui produira un homme qui aime l'effort physique, quelqu'un qui entraîne le corps ou le soigne ; que la cinquième ira s'implanter dans une semence qui produira un homme qui aura une existence de devin ou de praticien d'initiation ; à la sixième, [248e] correspondra un poète ou tout autre homme qui s'adonne à l'imitation à la septième, le démiurge et l'agriculteur ; à la huitième, le sophiste ou le démagogue ; à la neuvième, le tyran.

« Dans toutes ces incarnations, l'homme qui a mené une vie juste reçoit un meilleur lot, alors que celui qui a mené une vie injuste en reçoit un moins bon. En effet, chaque âme ne revient à son point de départ qu'au bout de dix mille ans. Car l'âme ne reçoit pas d'ailes avant tout ce temps, [249a] exception faite pour l'homme qui a aspiré loyalement au savoir ou qui a aimé les jeunes gens pour les faire aspirer au savoir. Lorsqu'elles ont accompli trois révolutions de mille ans chacune, les âmes de cette sorte, si elles ont choisi trois fois de suite ce genre de vie, se trouvent pour cette raison pourvues d'ailes et, à la trois millième année, elles s'échappent. Les autres, elles, à la fin de leur première vie, passent en jugement. Le jugement rendu, les unes vont purger leur peine dans les prisons qui se trouvent sous la terre, tandis que les autres, allégées par l'arrêt de la justice, vont en un lieu céleste, où elles mènent une vie qui est digne de la vie [249b] qu'elles ont menée, lorsqu'elles avaient une forme humaine. Après mille ans, les unes et les autres reviennent tirer au sort et choisir leur deuxième vie : chacune choisit à son gré. À partir de là, l'âme d'un homme peut aussi aller s'implanter dans le corps d'une bête, et inversement celui qui fut un jour un homme peut de bête redevenir un homme. De toute façon, l'âme qui n'a jamais vu la vérité ne peut prendre l'aspect qui est le nôtre.

« Il faut en effet que l'homme arrive à saisir ce qu'on appelle « forme intelligible », en allant d'une pluralité de sensations vers l'unité qu'on embrasse au terme d'un raisonnement. [249c] Or, il s'agit là d'une réminiscence des réalités jadis contemplées par notre âme, quand elle accompagnait le dieu dans son périple, quand elle regardait de haut ce que, à présent, nous appelons « être » et qu'elle levait la tête pour contempler ce qui est réellement. Aussi est-il juste assurément que seule ait des ailes la pensée du philosophe, car les réalités auxquelles elle ne cesse, dans la mesure de ses forces, de s'attacher par le souvenir, ce sont justement celles qui, parce qu'il s'y attache, font qu'un dieu est un dieu. Et, bien sûr, l'homme qui fait un usage correct de ce genre de remémoration, est le seul qui puisse, parce qu'il est toujours initié aux mystères parfaits, devenir vraiment parfait. Mais, comme il s'est détaché de ce à quoi tiennent les hommes et qu'il s'attache à ce qui est divin, la foule le prend à partie en disant qu'il a perdu la tête, alors qu'il est possédé par un dieu, ce dont ne se rend pas compte la foule. (trad. L. Brisson)

